

Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales
TEXTES ET ÉTUDES DU MOYEN ÂGE, 53

MOTS MÉDIÉVAUX
OFFERTS À RUEDI IMBACH

Édité par

I. ATUCHA, D. CALMA, C. KÖNIG-PRALONG, I. ZAVATTERO

PORTO
2011

FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES INSTITUTS D'ÉTUDES MÉDIÉVALES

Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales
TEXTES ET ÉTUDES DU MOYEN ÂGE, 53

MOTS MEDIEVAUX OFFERTS À
RUEDI IMBACH

Édité par

I. ATUCHA, D. CALMA, C. KÖNIG-PRALONG, I. ZAVATTERO

PORTO
2011

TABLE DES MATIÈRES

ACADEMICUS, <i>Christophe Grellard</i>	7
ADNICHILATIO, <i>Sylvain Piron</i>	19
ADUNQUE, <i>Jean-Baptiste Brenet</i>	29
ALIETAS, <i>Barbara Hallensleben / Guido Vergauwen</i>	33
ANIMA, SUBSTANTIA SPIRITUALIS, <i>Kurt Flasch</i>	43
ANIMAL ÉQUIVOQUE, <i>Catherine König-Pralong</i>	55
ANONYME, <i>Étienne Anheim</i>	67
ANTITHOMISME / ANTITHOMISTE, <i>Anne-Sophie Robin</i>	77
ἈΝΘΡΩΠΟΠΟΙΪΟΣ, <i>Dominic O'Meara</i>	89
ATHEISM, <i>Olaf Pluta</i>	95
ΑΥΤΟC, ΧΩΡΙC ΑΥΤΟΥ, <i>Anca Vasiliu</i>	105
BILD UND GLEICHNIS GOTTES, <i>Theo Kobusch</i>	119
CERTITUDO, <i>Joël Biard</i>	129
CIVILITAS, <i>Irène Rosier-Catach</i>	139
CONCLUSIO, <i>Olga Weijers</i>	151
CONIUNCTIO – CONTINUATIO, <i>Charles Burnett</i>	161
CURIOSITAS, <i>Isabel Iribarren</i>	175
DISCRETIO, <i>Mary E. Ingham</i>	187
DISTINGUERE, DISTINCTIO, <i>Peter Schulthess</i>	197

DOLOR,	
<i>Dominik Perler</i>	209
ERUDITIO,	
<i>François-Xavier Putallaz</i>	221
ESSENTIAE,	
<i>Luisa Valente</i>	231
EUTRAPELIA,	
<i>Tobias Hoffmann</i>	243
FASCINATIO,	
<i>Aurélien Robert</i>	255
FELICITAS, BONUM COMMUNE,	
<i>Iacopo Costa</i>	267
FIGMENTUM,	
<i>Luca Bianchi</i>	283
HYLEMORPHISME UNIVERSEL,	
<i>Stephen H.S. Chung</i>	295
IMAGO DEI,	
<i>Gianfranco Pellegrino</i>	307
INDIVIDUUM VAGUM,	
<i>Alfonso Maierù</i>	317
INHABITATIO-INHABITARE,	
<i>Marie-Bruno Borde</i>	329
INTELLECTUS PRACTICUS,	
<i>Gianfranco Fioravanti</i>	337
LASSITUDO,	
<i>Delphine Carron</i>	345
LIBERTAS INDIFFERENTIAE,	
<i>Olivier Boulnois</i>	357
MAGIE,	
<i>Henryk Anzulewicz</i>	371
MANUDUCTIO,	
<i>Julie Casteigt</i>	385
MODI RERUM,	
<i>Stefano Caroti</i>	395
MONOPSYCHITE, MONOPSYCHIA,	
<i>Alain de Libera</i>	405
NUDITAS,	
<i>Alessandra Beccarisi</i>	413
OBSTINATIO,	
<i>Tiziana Suarez-Nani</i>	427
OBUMBRATIO,	
<i>Serge-Thomas Bonino</i>	437
PARRHESIA,	
<i>Thomas Ricklin</i>	449
PATER, PATERNITAS,	
<i>Zénon Kaluza</i>	471

PARVA LOGICALIA, <i>Maarten J.F.M. Hoenen</i>	459
PHILOSOPHA, <i>John Marenbon</i>	479
PILA ARGENTEA, <i>Loris Sturlese / Fiorella Retucci</i>	485
PLAGIUM, <i>Monica B. Calma</i>	491
PRINCIPIUM PURE POSSIBILE, <i>Alain Boureau</i>	501
PROPOSITIO IN RE, <i>Laurent Cesalli</i>	511
RECREATIO, <i>Fernando Domínguez Reboiras</i>	523
RES A REOR ET RES A RATITUDINE, <i>Pasquale Porro</i>	535
RÉSISTANCE, <i>Francis Python</i>	547
REVERENTIA, <i>Andrea A. Robiglio</i>	557
DAS SEIN (ESSE), <i>Burkhard Mojsisch</i>	567
SACRIFICIUM INTELLECTUS, <i>Andreas Speer</i>	575
SERMO, <i>Peter von Moos</i>	589
SOCIETAS, <i>Emanuele Coccia</i>	601
SUBSTANTIA, <i>Jean-Luc Marion</i>	611
LA SYNDÉRÈSE, <i>Christian Trottmann</i>	623
TINO-LOGIA, <i>Jan A. Aertsen</i>	635
VERIFICATIVUM, <i>Jacob Schmutz</i>	645
VERNÜNFTICHEIT, <i>Ubaldo Villani-Lubelli</i>	655
PRO-VERBE POUR UNE POST-FACE, <i>Philibert Secrétan</i>	667

VERIFICATIVUM

JACOB SCHMUTZ

Selon la tradition aristotélicienne, vérité et fausseté sont en premier lieu des affections ou qualités du *logos*. Mais le *logos* n'acquiert sa valeur de vérité que dans la mesure où il est dans un certain type de rapport avec le règne des choses, que les médiévaux avaient qualifié de *similitudo* ou encore d'*adaequatio*. L'historiographie philosophique a baptisé cette théorie du nom de « théorie de la vérité-correspondance », et a trouvé sa source première dans l'énoncé célèbre des *Catégories* : « c'est du fait que la chose est ou n'est pas que l'énoncé est dit vrai ou faux » (*ab eo quod res est vel non est, oratio dicitur esse vera vel falsa*, selon la traduction de Boèce)¹. Cette définition des *Catégories* avait valeur de simple exemple dans une explication des manières de dire l'antériorité ou la priorité, en l'occurrence l'antériorité des choses sur le discours, l'antériorité de l'existence de l'homme sur le discours vrai qui énonce son existence : « ce n'est pas parce que nous croyons en vérité que tu es blanc que tu es blanc, mais c'est parce que tu es blanc que nous-mêmes, qui le disons, disons la vérité »². Aristote n'employait pas de terme technique pour désigner ce rapport, qui n'était qu'une illustration des formes d'antériorité. D'Anselme à Pierre d'Espagne, les médiévaux ont formulé ce rapport en parlant de la chose comme de la « cause de la vérité »³. Mais l'élément réellement problématique dans cette définition s'avérait être la détermination précise de la nature de ces *pragma* ou *res* (Boèce), ces « choses » ou « états de choses », aux structures ontologiques multiples : formes simples ou formes composées, substances immatérielles ou bien états de choses⁴. La raison en était la conception médiévale

¹ ARISTOTE, *Catégories* 12, 14b20.

² Cf. ARISTOTE, *Métaphysique* Θ 10, 1051b6-9.

³ C'est déjà l'interrogation du disciple d'Anselme, qui fait de la *res* non pas la vérité, mais la *causa veritatis*. La thèse est formulée sous forme d'axiome scolastique par Pierre d'Espagne : *res est causa veritatis orationis*. Albert le Grand comme Thomas d'Aquin introduisent aussi systématiquement le lexique de la causalité. ANSELMUS CANTUARENSIS, *De veritate*, c. 2, F.S. SCHMITT (ed.), Frommann, Stuttgart/Bad Cannstatt 1966, I, p. 177 : « [...] res [...] enuntiata non est in enuntiatione vera. Unde non eius veritas, sed causa veritatis eius dicenda est » ; THOMAS DE AQUINO, *Summa theologiae*, Ia, q. 16, a. 8, ad 4, in *Opera omnia*, IV, Commissio leonina, Roma 1888, p. 216b : « Sessio Socratis, quae est causa veritatis huius propositionis, Socrates sedet [...] » ; ID., *In duodecim libros Metaphysicorum Aristotelis expositio*, IX, lect. 11, n. 1897, M.R. CATHALA, R.M. SPIAZZI (eds), Marietti, Taurino/Roma 1971, p. 456a. Sur cette formule, voir A. DE LIBERA, « Truth-Maker », in B. CASSIN (ed.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Seuil/Robert, Paris 2004, p. 1324-1326, en particulier p. 1325 (« Causes de vérité, 'Truth-Maker' et conditions de vérité »), qui est aussi le seul article existant cherchant à proposer une archéologie du concept, différente de celle proposée ici.

⁴ Ces *pragma* peuvent être composés – comme les états de choses (« Socrate est assis ») ou les substances matérielles (composées de matière et de forme) – ou bien simples – comme les essences ou les substances incorporelles. Sur cette nomenclature des *pragma*, voir la reconstruction éclairante de P. CRIVELLI, *Aristotle on Truth*, Oxford University Press, Oxford 2004, p. 6, *passim*.

de la réalité, fondée sur un étonnant paradoxe : tout composé hylémorphique faisait d'une manière ou d'une autre référence à quelque chose au-delà de soi-même, sous l'aspect de la forme ou de la figure. Si le cheval est bien ce cheval-ci en raison de sa matière, sa « vérité » de cheval ne lui vient pas de lui-même. Pour la tradition naturaliste, elle vient d'une espèce qui s'imprime en lui et se perpétue dans la génération ; pour la tradition avicennienne, sa *certitudo* ou *veritas* ultime vient du « Donneur des formes » (*Dator formarum*) ; pour la tradition stoïcienne et augustinienne, elle vient des formes contenues dans les raisons séminales ou dans les idées divines (*rationes aeternae*). Toutes ces voies ont été explorées, parfois ensemble, parfois séparément. Il en résulte une conclusion paradoxale : parler de la vérité des choses revient en dernière instance à parler de la vérité des formes en Dieu, puisque c'est en dernière instance en Dieu, et non dans les choses elles-mêmes, que les formes sont données dans leur état le plus pur. Augustin l'avait exprimé de manière remarquable : tout corps implique une *forma* ou une *figura* qui le contient, faute de laquelle il ne serait pas un corps ; et si cette figure s'avérait être vraie (*vera*), alors elle ne serait plus un corps mais un esprit (*animus*)⁵.

Pour unifier sous une même appellation Dieu et la chose-même, qui sont tous deux à leur manière « causes » de la vérité de l'énoncé, la scolastique a longtemps cherché un nom. Une des spécificités les plus fondamentales de la scolastique a été cette « formidable production de concepts » – l'expression n'est pas de Gilles Deleuze, mais du P. Marie-Dominique Chenu⁶ –, née de l'indigence de la langue latine, provoquant une création de néologismes qui a horrifié tous les humanistes, depuis le Bas-Empire jusqu'à la Renaissance. Ce nom s'est finalement imposé dans l'ultime baroud d'honneur de la scolastique, à savoir dans la très inventive tradition jésuite espagnole du XVII^e siècle, sous la forme du terme *verificativum*, presque toujours accompagné de son correspondant négatif, le *falsificativum*. Ce couple de termes apparaît de manière systématique à partir des années 1630 chez de nombreux auteurs. La structure linguistique du terme mérite d'être analysée, car elle se distingue d'autres lexiques antérieurs. De nombreux termes néo-latins avaient pu être dérivés de *veritas* : on trouve, tout au long du Moyen Âge, *verificatio*, ainsi que le verbe correspondant, *verificare*, de même que *verificabilis* ou *verificatum*. Son émergence est étroitement liée au développement de la théorie de la supposition, la vérification étant aux propositions ce que la supposition est aux termes⁷. À l'instar de la *Verifikation* ou *Verifizierung* du positivisme logique, il s'agit de savoir à quelles

⁵ AUGUSTINUS HIPPONENSIS, *Soliloquia*, II, 18, 23.

⁶ M.-D. CHENU, *Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin*, Vrin, Paris 1993, p. 95 ; sur les innovations lexicales à l'époque moderne, voir la synthèse de T. GREGORY, « Sul lessico filosofico latino del Seicento e del Settecento », *Lexicon philosophicum. Quaderni di terminologia filosofica e storia delle idee* 5 (1991), p. 1-20.

⁷ Cf. par exemple IOANNES BURIDANUS, *Tractatus de suppositionibus*, M.E. REINA (ed.), *Rivista critica di storia della filosofia*, 12 (1957), p. 182 : « Verificatio autem differt a suppositione, quia verificatio est propria propositionis et non termini, sed suppositio est termini et non propositionis ». Sur la doctrine médiévale de la *verificatio*, les études fondamentales sont A. MAIERÙ, *Terminologia logica della tarda scolastica*, Ed. dell'Ateneo, Roma 1972, ch. 6 (sur la *probatio propositionis*, qui passe par la *verificatio*) ; A.A. COXITO, *Lógica, semântica e conhecimento na escolástica peninsular pré-renascentista*, Biblioteca Geral da Universidade, Coimbra 1981, p. 236-237.

conditions une proposition est rendue vraie : la *verificatio* d'une proposition comme « Socrate voit le blanc » implique l'entité de cette vision et l'entité de ce blanc présent⁸. Les logiciens espagnols du début du XVI^e siècle ont intégré la notion de supposition dans celle de vérification, de telle sorte que les termes eux-mêmes puissent être immédiatement « vérifiés » : ainsi, dans la proposition *L'homme est un animal*, le terme sujet *homme* peut être « vérifié » en construisant une proposition *Ceci est un homme* et en montrant un homme. Si cette dernière proposition est vraie, alors le terme *homme* suppose effectivement pour l'objet indiqué⁹.

Mais ce qui distingue *verificatio* de *verificativum* est en premier lieu une question grammaticale : la *verificatio*, comme le verbe *verificare*, est un nom qui désigne une action ou une fonction. Le *verificativum* est quant à lui un nom qui désigne une entité ou une substance. Cela indique que la question se déplace du champ proprement sémantique vers un champ ontologique : il ne s'agit plus de désigner la fonction exercée par une entité, comme dans la vérification, mais de désigner l'entité elle-même. Or, il m'est agréable de constater que le premier auteur à avoir employé le terme *verificativum* soit un auteur cher à Ruedi Imbach : Raymond Lulle. Le docteur catalan était soucieux d'expliquer ce que nous voulons réellement dire lorsque nous disons que les noms divins sont des attributs impliquant une opération, *ad intra* comme *ad extra* : par exemple, nous ne pouvons pas légitimement tenir pour bon quelque chose qui ne produirait pas de la bohté. Le monde tout entier est décrit à travers ce dynamisme : l'amour de Dieu implique un aimant et un aimé ; la connaissance un connaissant et un connu. En tout point du monde, Lulle pense pouvoir déceler trois moments, qui forment les trois sommets de l'une de ses figures fondamentales, la triade *agent – patient – action*. Ces trois termes opèrent une dissolution du concept substantiel qui est à leur origine : il n'est plus question de bonté ou de vérité, mais de ce qui produit la bonté, la subit et de l'action productive elle-même. Les trois termes ainsi obtenus sont baptisés du nom technique de *correlativa*¹⁰. Les neuf noms substantifs fondamentaux – parmi lesquels la *veritas* figure en huitième position et qui constituent les *dignitates* de l'art de Lulle – sont ainsi soumis à un processus que lui-même qualifie de « déclinaison »¹¹. Cette déclinaison procède comme une variation, dont Lulle laisse entendre qu'il s'est inspiré des flexions de la grammaire arabe, invoquant « une manière arabe

⁸ Cf. par exemple GUALTERUS CHATTON, *In IV libros Sententiarum.*, Prol., J. O'CALLAGHAN (ed.), in J.R. O'DONNELL (ed.), *Nine Mediaeval Thinkers*, PIMS, Toronto 1955, p. 241 : « Ista propositio 'Sors videt albedinem' verificatur pro entibus, et ad hoc quod ipsa sit vera sufficiunt haec : entitas istius visionis, et entitas illius albedinis, cum est praesens ».

⁹ Telle est par exemple la définition de S. CARRANZA DE MIRANDA, *Progymnasmata logicalia*, Alcalá 1517, f. 57va : « Verificatio de aliquo est vere et affirmative praedicari de pronome illud demonstrante ».

¹⁰ Sur la formation progressive de la doctrine des corrélatifs, voir, parmi les études fondamentales, E.-W. PLATZECK, « Die Lullische Kombinatorik », *Franziskanische Studien* 34 (1952), p. 32-60, p. 377-407 ; R.D.F. PRING-MILL, *Le microcosme lullien* (1955), trad. fr. I. ATUCHA, Academic Press, Fribourg 2008, p. 141-153 ; J. GAYÀ ESTELRICH, *La teoría lulliana de los correlativos. Historia de su formación conceptual*, Palma de Majorque 1979.

¹¹ RAIMUNDUS LULLUS, *Compendium seu commentum Artis demonstrativae*, v. 1287-89, in *Opera* III, I. SALZINGER (ed.), Mainz 1722, p. 160 : « [...] declinare [...] terminos figurarum, dicendo sub conditionibus bonitatis bonificativum, bonificabile, bonificatum ».

de parler »¹². Il s'excuse auprès de ses contemporains latins de laisser apparaître des « mots peu employés » (*verbis inusitatis*¹³), tout en déplorant explicitement la pauvreté du lexique latin classique pour exprimer les réalités philosophiques nouvelles qu'il décrivait. Dans sa première mouture, les corrélatifs sont conçus à partir d'un nom substantif (*bonitas, veritas*), dont on dérive un verbe transitif, généralement un néologisme : *bonificare, verificare*. Chaque verbe transitif peut à son tour dénommer son substantif actif et passif par la forme d'un participe présent et d'un participe passif : les verbes en *-are* (*-ejar*, puis dans un second temps *-ificar* en catalan) donnent ainsi un agent en *-ans* (*-ejant*) et un patient en *-atus* (*-ejat*). Cette première pratique n'est en réalité pas vraiment originale, sinon dans son application systématique, car elle ne crée pas vraiment des néologismes latins tout à fait inconnus : Thomas d'Aquin lui-même considérait, dans son *De potentia*, Dieu comme la *radix verificans* de nos propres pensées¹⁴. C'est dans l'*Ars demonstrativa* (1288-89) et dans les textes associés ainsi que dans les sommes postérieures que la théorie lullienne arrive à maturité, et donne véritablement lieu à des néologismes sans précédent. Chaque dignité se décline alors en une triade de corrélatifs : les formes caractéristiques ne sont plus les participes présent et passif, mais l'agent est désigné par l'ajout du suffixe *-ivum* à la racine du participe passé (*verificativum*) et le patient par l'ajout du suffixe *-ibile* à la racine verbale (*verificabile*). Dans de rares cas, le patient donne encore lieu à un substantif (*verificabilitas*)¹⁵.

Parmi tous ces termes, le seul véritable néologisme est le *verificativum* comme

¹² *IBID.*, p. 160 : « [...] modum loquendi arabicum, ut infidelium oppositionibus obsistere noscant ». Sur ce langage, voir la première étude classique de T. CARRERAS I ARTAU, « El llenguatge filosòfic de Ramon Lull », in *Homenatge a Antoni Rubió i Lluch*, Barcelona 1936, I, p. 545-552 (réimpr. in *IBID.*, *Estudios filosóficos II : Escritos histórico-filosóficos*, CSIC, Barcelona 1968, p. 107-115). Sur la connaissance de la philosophie arabe et son inspiration dans la théorie des corrélatifs, voir PRING-MILL, *Microcosmos*, p. 148-149 (qui juge que l'emprunt se limite à la technique de la formation des mots, mais non à la doctrine elle-même, qui est au fond augustiniennne et néoplatoniciennne) ; CH. LOHR, « Christianus arabicus, cuius nomen Raimundus Lullus », *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie* 31 (1984), p. 57-88 ; H. DAIBER, « Raimundus Lullus in der Auseinandersetzung mit dem Islam », in M. LUTZ-BACHMANN, A. FIDORA (eds), *Juden, Christen und Muslime. Religionsdialoge im Mittelalter*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 2004, p. 161-162.

¹³ RAIMUNDUS LULLUS, *Ars mystica* (1309), *Prol.*, H. RIEDLINGER (ed.), in *Raimundi Lulli Opera Latina V*, Maioricensis schola Lullistica, Palma de Majorca 1967, p. 288 : « verbis inusitatis » ; *IBID.*, *Compendium seu commentum Artis demonstrativae* (1288-89), *IBID.*, p. 160 : « [...] non est multum apud latinos sermo consuetus » ; *IBID.*, *Ars amativa* (1290), P. VILLALBA VARNEDA (ed.), in *Raimundi Lulli Opera Latina XXIV*, Brepols, Turnhout 2000, p. 122-123.

¹⁴ Cf. THOMAS DE AQUINO, *De potentia*, q. 7, a. 6, P.M. PESSION (ed.), Marietti, Taurino/Roma 1965, p. 61 : « Et sic omnes rationes sunt quidem in intellectu nostro sicut in subiecto, sed in Deo sunt ut in radice verificante has conceptiones ». On trouve également *obiectum verificans* chez les commentateurs, par exemple CAJETAN (T. DE VIO), *In Iam*, q. 13, a. 4, in THOMAS DE AQUINO, *Opera omnia*, IV, Commissio leonina, Roma 1888, 145b : « Deus [...] est obiectum verificans actu vel virtute plures conceptiones de eo ».

¹⁵ Cf. RAIMUNDUS LULLUS, *Lectura super Artem Inventivam et Tabulam Generalem*, d. 3, pa. 1, q. 3, n. 17, in *Opera V*, SALZINGER (ed.), Mainz 1729, p. 157 : « Id in quo Divina Veritas potest magis esse contra Contrarietatem principiando in extrinseca Operatione, est verificabilitas Deificabilitatis in Humanitate, et Humanificabilitatis in Deitate ; igitur Incarnatio est de Deitate et Humanitate ».

principe de la vérité. Il n'est toutefois pas l'exemple favori de Lulle dans son explication des *correlativa*, pour lequel les déclinaisons de la *bonitas* sont premières. Comment ces termes ont-ils cheminé jusqu'à la modernité ? Les principales étapes de la transmission des idées et du vocabulaire lulliens jusqu'au XVII^e siècle sont bien connues¹⁶. On retrouve ainsi régulièrement les *correlativa* dans la tradition parisienne, mais aussi sur les bords du Rhin chez Heymeric de Campo, dont Ruedi Imbach a mis pour la première fois à disposition les textes, puis chez son lecteur Nicolas de Cues¹⁷. Sans surprise, le *verificativum* et les autres *-iva* font partie des bêtes noires des humanistes : *barbarus lullista absurdis verbis ac soloecismis dementabit caput*, se lamente Cornelius Agrippa en 1530¹⁸. En 1582, Giordano Bruno séduit les auditoires parisiens en les employant, mais blessait apparemment lui aussi les oreilles cicéroniennes de ses contemporains¹⁹. C'est aussi à Paris qu'avait travaillé Bernardo de Lavinheta, responsable des éditions de 1514-1517 publiées à Lyon, Paris et Cologne, qui ont beaucoup circulé dans la Renaissance académique espagnole, puis exercé une influence importante dans la culture métaphysique tant espagnole que protestante du XVII^e siècle²⁰. Certains auteurs qui emploient le terme connaissent bien la tradition lullienne, comme Sebastián Izquierdo (1601-81), mais cela ne permet pas de conclure à un emprunt conscient. Toujours est-il que le terme apparaît au XVII^e siècle sans les classiques corrélatifs du Docteur Illuminé, mais plutôt de façon isolée. En revanche, il ressemble à de nombreux autres termes très chers aux scolastiques modernes qui finissent tous en *-tivum* : en particulier *determinativum*, qui est toujours utilisé dans les textes sur la connaissance et la

¹⁶ Voir le travail fondamental de J.N. HILLGARTH, *Ramon Lull and Lullism in Fourteenth-Century France*, Clarendon Press, Oxford 1971 (qui va bien au-delà du XIV^e siècle indiqué par le titre). Pour la période postérieure, voir entre autres P. ROSSI, « The Legacy of Ramon Llull in Sixteenth-Century Thought », *Mediaeval and Renaissance Studies* 5 (1961), p. 182-213, et bien entendu son maître-livre *Clavis universalis. Arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, trad. fr. P. VIGHETTI, Jérôme Millon, Grenoble 1993 [1^e ed. italienne 1960] ; M. BATLLORI, « Los jesuitas y la combinatoria luliana », in E. CASTELLI (ed.), *Umanesimo e esoterismo. Atti del V convegno internazionale di studi umanistici, Oberhofen, 16-17 settembre 1960*, CEDAM, Padova 1960, p. 217-220.

¹⁷ Sur les usages par Heymeric de Campo, voir le texte du Cod. Cus. 106, f. 221v, édité par D. CALMA, R. IMBACH, « A Fifteenth-Century Metaphysical Treatise : Preliminary Remarks on the *Colliget principiorum* of Heymericus de Campo », *Przeglad Tomistyczny* 14 (2008), p. 252 : « utputa veritatem ex verificativo, verificabili et verificare ». Sur les notes de Nicolas de Cues à propos de *bonificativum*, voir le texte en Cod. Cus. 85, f. 55v, publié par R. HAUBST, *Das Bild des Einen und Dreieinen Gottes in der Welt nach Nikolaus von Kues*, Paulinus-Verlag, Trier 1952, p. 339.

¹⁸ C. AGRIPPA, *De incertitudine et vanitate scientiarum declamatio invectiva*, Köln 1530, Ad Lectorem.

¹⁹ J. DE NOSTITZ, *Artificium aristotelico-lullio-rameum, Praef.*, Brzeg 1615, G. AQUILECCHIA (ed.), « Un Documento Bruniano recuperato : l'Artificium Aristotelico-Lullio-Rameum di Hans von Nostitz », *Studi Secenteschi* 17 (1976), p. 155-159, repr. in Id., *Schede bruniane (1950-1991)*, Vecchiarelli, Manziana (Roma) 1993, p. 281-285, ici p. 283.

²⁰ Sous cet aspect spécifique de l'impact des idées lulliennes, voir l'excellente synthèse de CH. LOHR, « Metaphysics », in CH.B. SCHMITT, Q. SKINNER (eds), *The Cambridge History of Renaissance Philosophy*, Cambridge University Press, Cambridge 1982, p. 537-638.

vérité²¹, ou encore *excitativum* (l'objet dans la mémoire est «l'excitatif» de la connaissance de soi), *manifestativum* (l'image mentale provoque la connaissance en acte) et bien entendu *motivum*. Ces termes sont surtout utilisés initialement dans des questions liées à la connaissance divine du futur ou bien dans des questions sur la connaissance du néant. Ces deux domaines sont intrinsèquement liés : la spécificité des événements futurs est d'être non-présents (pour des futurs absolus) ou bien disjonctifs (pour des futurs conditionnés). La question est alors de savoir s'il faut réviser l'ontologie aristotélicienne et sa doctrine classique de la vérité. Selon Aristote, dire vrai à propos du néant consiste à retrancher par le langage une propriété positive absente dans la réalité : on dira *Tu n'es pas blanc*, plutôt que de dire *Tu es non-blanc*. Dans le premier cas, le prédicat est une entité positive (la blancheur), que l'on retranche par le langage ; dans le second cas, le prédicat est une entité négative (la non-blancheur). Or, de nombreux auteurs modernes se sont demandés si à côté des entités positives, on ne pouvait pas aussi admettre de telles entités «négatives» qui seraient alors le *determinativum* ou le *verificativum* de propositions affirmatives (et non pas de propositions négatives). Le même raisonnement peut être fait à propos du futur, pour savoir s'il faut accorder à la *futuratio* une forme de réalité ontologique. Sur ces deux questions, les scolastiques modernes étaient conscients de faire preuve d'innovation radicale par rapport à leurs ancêtres médiévaux : «la question est désormais de savoir s'il y a des négations dans la nature des choses. Jusqu'à présent, la chose n'est pas encore certaine, et n'a pas été étudiée correctement, que ce soit dans un sens ou dans l'autre»²², écrivait le jésuite liégeois Thomas Compton Carleton (1591-1666). Le concept utilisé pour unifier tous ces questionnements est celui de *verificativum* : il sert à désigner le principe de la vérité de ces énoncés, que cette cause soit placée en dernière instance dans l'acte du jugement ou de la volonté de Dieu (position néo-augustinienne) ou encore dans les caractères intrinsèques de la chose elle-même (position néo-réaliste).

Un des premiers auteurs à en faire un usage systématique est un jésuite qui ne semble pas avoir de références lulliennes, mais est très inspiré par la métaphysique

²¹ Cf. par exemple R. DE ARRIAGA, *Disputationes theologicae. Tomus primus de Deo uno et trino*, Anvers 1643, p. 198 ; B. DE QUIRÓS, *Selectae disputationes de Deo*, Lyon 1654, p. 340b-341a ; J. MARÍN, *Tractatus de scientia Dei* (1^e éd. 1710), in ID., *Theologia speculativa et moralis*, Venezia 1720, I, p. 26 : «Creaturas esse obiectum formale divinae cognitionis, qua cognoscitur, ut cognosci potest in seipsa. Sed clarius : omnis veritas creata est obiectum formale in actu primo determinativum divinae cognitionis, et est obiectum formale determinativum divinae cognitionis qua cognoscitur in se ipsa. [...] Id est obiectum formale motivum determinativum cognitionis, quod se habet, ut ratio obiectiva existendi cognitionem».

²² Th. COMPTON CARLETON, *Philosophia universa*, Anvers 1649, p. 81b : «In hoc totius cardo disputationis vertitur, ut, sint necne in rerum natura huiusmodi negationes, ostendamus : res enim non usque adeo certa, explorataque vel in unam partem est, vel alteram. Negationes siquidem improbant nonnulli, plerique supponunt, hactenus ex industria probavit, quod sciam, nemo». Sur l'émergence de cette problématique des êtres négatifs, je me permets de renvoyer à : J. SCHMUTZ, «Réalistes, nihilistes et incompatibilistes. Le débat sur les *negative truthmakers* dans la scolastique jésuite espagnole», in J. LAURENT (ed.), *Dire le néant*, Presses Universitaires de Caen, Caen 2007, p. 131-178. Sur les nouvelles questions ontologiques soulevées par la question de la prescience divine dans la scolastique divine, voir le chef d'œuvre de S.K. KNEBEL, *Wille, Würfel und Wahrscheinlichkeit. Das System der moralischen Notwendigkeit in der Jesuitenscholastik 1550-1700*, Meiner, Hamburg 2000.

d'Augustin : le jésuite navarrais Antonio Pérez (1599-1649), chez qui *verificativum* apparaît dans le courant des années 1630 et qui prend toujours grand soin à le définir, comme s'il s'agissait d'exorciser la nouveauté du concept : « j'appelle vérificateur d'une proposition l'objet auquel la proposition qui lui coexiste se conforme dans l'existence sans dissimilitude, et en fonction de cette conformité elle sera dite vraie. Par exemple, une proposition sur le futur est vraie parce qu'elle coexiste à une futurition affirmée, ou parce qu'il existe la proposition, étant donné qu'existe la futurition qu'elle affirme. De même par conséquent, les propositions de vérité éternelle doivent se vérifier à partir d'un état de choses (*ab aliquo statu*) et d'un être actuel éternel et invariable, et reçoivent ainsi leur unité objective immuable. Par exemple, cette proposition : *l'homme est un animal rationnel* est vérifié par une connexion éternelle entre l'homme et l'animal rationnel »²³. C'est très certainement sous l'impact de l'enseignement de Pérez que le concept s'est très rapidement imposé au Collège Romain, puisqu'on voit Pietro Sforza Pallavicino (1607-67) et Silvestro Mauro (1619-87) l'employer dès le début des années 1650²⁴. En Espagne, certains restent réticents, à l'instar de Gaspar de Ribadeneira (1611-75) qui préfère éviter ce concept qui selon lui risque de compliquer une fois de plus inutilement l'ontologie²⁵, alors que son contemporain Ignacio Francisco Peinado (1633-96) en généralise véritablement l'usage et approfondit également une réflexion sur le « cousin » naturel du vérificateur qu'est le falsificateur (*falsificativum*). C'est sans doute à Peinado que l'on doit d'avoir contribué à donner à ce couple de concepts un véritable air de normalité scolastique et de l'imposer dans les manuels pour expliquer la célèbre définition des *Catégories* : « le vérificateur immédiat et formel d'une proposition et ce à partir de quoi une proposition est rendue immédiatement et formellement vraie, au même titre que le falsificateur immédiat et formel et ce à partir de quoi une proposition est immédiatement et formellement rendue fausse »²⁶.

²³ A. PÉREZ, *De existentia et attributis divinis*, disp. 1, c. 8, BU Salamanca, Ms. 781, f. 13v : « Verificativum propositionum sempiternae et immutabilis veritatis esse Deum. Verificativum propositionis appello illud obiectum cui propositio tanquam sibi coexistenti conformatur ut in existendo non dissimilis ipsi, a qua conformitate dicitur vera. V.g. propositio de futuro est vera, quia coexistit futuritioni affirmatae, seu quia existat propositio existente futuritione quam affirmat. [...] Similiter ergo propositiones sempiternae veritatis verificari <sic> debent ab aliquo statu et esse actuali sempiterno et invariabili, respiciunt enim veritatem obiectivam immutabilem. V.g. haec propositio : *homo est animal rationale*, verificatur a quadam connexione sempiterna hominis cum animali rationali ».

²⁴ Cf. les textes déjà signalés par Knebel, Wille, *Würfel und Wahrscheinlichkeit*, p. 176-177.

²⁵ G. DE RIBADENEIRA, *Opusculum metaphysico-theologicum ad plures et gravissimas difficultates summe necessarias*, I, c. 5, 37 (1669), Madrid, Biblioteca Histórica Marqués de Valdecilla (Universidad Complutense), Ms. 246, p. 24 : « [...] ut absteineam ab hoc termino verificativum, qui subiacet aequivocationibus. »

²⁶ I.F. PEINADO, *Disputationes in octo libris physicorum Aristotelis*, Alcalá 1680 (1^e éd. 1674), p. 177a-177b : « Verificativum immediatum et formale propositionis est id, a quo propositio immediate et formaliter redditur vera, sicut falsificativum immediatum et formale est id, a quo propositio immediate et formaliter redditur falsa. Id autem est obiectum adaequatum propositionis apud omnes Philosophos admittentes tanquam dogma philosophicum, illud dictum Aristotelis : Ab eo quod est, vel non est, obiectum propositionis tempore importato per copulam (*id est per verbum*) propositio est vera vel falsa ». Id., *De verificativo propositionis*, in *Disputationes in tres libros Aristotelis de Anima. Opus Posthumum*, Alcalá 1698, p. 287b-295b, en particulier, p. 292b : « Verificativum

Ces définitions se retrouvent, avec des variations, précisions ou subdivisions diverses, chez de nombreux autres auteurs, en Espagne comme Luis de Losada (1681-1748), Juan Marín (1654-1725), ou en Europe Centrale, chez Anton Mayr (1673-1749), Josef Mangold (1716-87) ou encore chez un thomiste éclectique comme Eusebius Amort (1692-1775)²⁷. Le dictionnaire de Francisco Sobrino (1705), qui fut maître de langue espagnole à la Cour de Bruxelles, s'en fait l'écho en castillan, mais ne documente pas son passage dans la langue française²⁸.

L'invention du *verificativum* constitue pour les modernes à la fois la réponse à un problème *fonctionnel* – celui de rendre vrai – et à un problème *ontologique* – celui de trouver une *entité* qui « rend vrai ». Pour ne pas confondre les deux problèmes, certains plaident d'ailleurs pour une distinction entre le *verificativum* lui-même et la *causa verificativi*²⁹. Au vu de son utilisation multiple, il est clair que le concept de vérificateur ne nous contraint pas à adopter une ontologie plutôt qu'une autre : pour un nominaliste, le vérificateur d'un énoncé universel sera la totalité des individus contenus sous l'universel ; pour un platonicien, le vérificateur ultime d'un énoncé sera l'idée ou la forme générale dont l'individu est une instance. C'est ce dont témoigne son usage chez les auteurs jésuites du XVII^e siècle : néo-nominalistes, thomistes ou encore néo-augustiniens finissent par tous se servir du concept. Pour Antonio Pérez et d'autres auteurs de la mouvance néo-augustinienne, le *verificativum* ultime n'est autre que Dieu. C'est ce que défendent encore au XVIII^e siècle un jésuite originaire de Bari, Domenico Viva (1684-1721), ou encore le

formale cuiusvis propositionis est obiectum ipsius se habens eodem modo et sensu, quo accipitur in propositione.» Le concept deviendra courant : N. MARTÍNEZ, *Deus sciens sive de scientia Dei controversiae quatuor scholasticae*, München 1678, p. 383 : « Verificativum est ratio formalis, a qua propositio est vera formaliter, ergo est ratio determinativa propositionis ad effectum formalem propositionis verae, potius, quam non verae. » ; L. de Losada, *Metaphysica*, in ID., *Cursus philosophici regalis collegii Salmanticensis* [...] *tertia pars*, Salamanca 1735, p. 156a : « Verificativum in sensu positivo est obiectum, quo dato actus est verus, quo non dato est falsus, et huius tantum verificativi est capax actus affirmans. Verificativum in sensu negativo est, quo dato actus est falsus, quo non dato est verus : et hujus tantummodo capax est actus negans ».

²⁷ A. MAYR, *Logica*, Venezia 1745 (1^{re} éd. Ingolstadt, 1739), I, p. 448 : « Verificativum propositionis est status obiecti talis, qualem propositio enunciat : ex quo a contrario sequitur, quod falsificativum propositionis sit status obiecti difformis propositioni. » ; J. MANGOLD, *Ontologia*, Ingolstadt 1755, I, p. 311 : « Verificativum est adaequata veritas, seu adaequata forma denominans propositionem veram, quae forma concretiva sumpta involvit etiam actum sive propositionem [...] ». Mangold rappelle en outre que certains distinguent entre le *verificativum obiectivum* (la vérité qui dénomme la chose vraie) et le *verificativum subiectivum* (la proposition) ; P. ALER, *Logica*, in ID., *Philosophia tripartita ad mentem Philosophi & Doctoris Angelici explicata*, editio secunda, Köln 1710, p. 318 : « Verificativum propositionis affirmativae est identitas realis et physica inter praedicatum et subiectum ». Le terme est utilisé par des non-jésuites : voir par exemple E. AMORT, *Philosophia pollingiana ad normam Burgundicae*, III, Venezia 1734, p. 631 (dans la question du *verificativum des entia negativa*).

²⁸ Fr. CORMON, *Sobrino aumentado, o Nuevo diccionario de las lenguas española, francesa y latina*, Anvers 1776, II, p. 658 : « *Verificativo*, en terme dogmatique, & pris substantivement, se dit de l'objet dont l'existence ou la réalité rendent une proposition vraie. Lat. *Verificativum* ».

²⁹ G.B. DE BENEDETTI (DE BENEDICTIS, 1651-1706), *Logica*, in ID., *Philosophia peripatetica*, I, Napoli 1688, p. 615 : « Distinguendum ergo est inter verificativum et causam verificativi. Decretum est causa, futurum est verificativum. At vim verificandi futurum non habet a se, habet a decreto, tamquam a primae causae determinatione. »

brillant exilé anglais de Lisbonne, John Preston (1712-80)³⁰. En revanche, pour des auteurs plus réalistes, le *verificativum* est l'état des choses (*status rerum*) dans laquelle elles sont données, comme l'écrit par exemple Sebastián Izquierdo³¹ ou le *status obiecti* lui-même, comme l'écrit le jésuite bavarois Anton Mayr, quand bien même Dieu n'existerait pas³². Dans leur utilisation du concept de *verificativum*, les auteurs modernes se sont toutefois considérablement éloignés de l'idée centrale des *correlativa* de Raymond Lulle, pour revenir au contraire à la doctrine aristotélicienne de l'antériorité. Fidèle à la maxime aristotélicienne, il convient d'admettre que le *verificativum* est antérieur à la proposition ainsi vérifiée : cette antériorité peut être celle de Dieu et de ses décrets par rapport au monde, ou bien simplement celle de la chose. Cela les conduit d'ailleurs à utiliser parfois encore d'autres néologismes en *-bilis* ou *-bilitas*, retrouvant ici le sens du corrélatif passif de Raymond Lulle : selon leur prémisse réaliste, l'*amabilitas* ou la *cognoscibilitas* sont antérieures en raison au fait d'être aimé ou connu (sous peine de tomber dans un idéalisme absolu, et de résorber tous les caractères de la chose dans l'activité de l'intellect qui les pense ou du désir qui les aime)³³. On voit dès lors aussi apparaître la *verificabilitas* – qui fait figure d'ancêtre linguistique de la *Verifizierbarkeit* (M. Schlick) ou de la *Verifiability* (Fr. Waismann) – comme propriété antérieure à l'acte concret de la vérification³⁴.

Que devient finalement ce terme après la faillite de la scolastique, et après l'abandon du latin ? Un siècle et demi après John Preston, trois philosophes britanniques égarés en Europe Centrale se sont rendus célèbres en prétendant forger

³⁰ D. VIVA, *Cursus theologicus ad usum tyronum elucubratus. Pars quarta de fide, spe et charitate*, Padova 1726 (1^{re} éd. 1712), p. 109 : « Sola omnipotentia sit unica necessitas metaphysica omnium necessariorum et possibilitas actualis et necessaria omnium possibilium, ac verificativum formale propositionum aeternae veritatis » ; J. PRESTON, *Metaphysica intentionali* (v. 1736-40), in ID., *Compendium metaphysicae*, Typographia Universalis, Lisboa 1875, p. 13 : « Haec propositio *Alter mundus est possibilis* nunc habet suum verificativum quia nunc est vera, atqui nullum alium verificativum habet praeter omnipotentiam divinam ; ergo omnipotentia divina est verificativum illius propositionis. »

³¹ S. IZQUIERDO, *Pharus scientiarum*, Lyon 1659, I, p. 247b : « Veritas [...] obiectiva correspondens propositioni distinctivae aliud non est a parte rei ab eius verificativo ».

³² MAYR, *Logica*, I, p. 448 : « Verificativum propositionis est status obiecti talis, qualem propositio enunciat : ex quo a contrario sequitur, quod falsificativum propositionis sit status obiecti difformis propositioni. [...] Si obiectum ita se habet realiter, prout propositio illud enunciat, vel intentionaliter repraesentat, tunc nullo alio intellecto propositio est obiecto conformis : sicut scilicet pictura est conformis suo prototypo, si hoc ita se habet a parte rei, prout illa coloribus repraesentat, ergo. Hinc non est necessitas ullius modi, aut relationis realis superadditae : neque etiam scientia, aut decretum Dei venit ad rem ; cum enim propositio, e.g. *Petrus ambulat*, nec affirmet, nec neget scientiam aut decretum Dei, propositio maneret vera, modo daretur ambulatio, etsi per impossibile, nec scientia, nec decretum daretur. » ; M. VETROVSKÝ (WIETROWSKI), *Selectae conclusiones theologicae*, Praha 1726, p. 315 : « [...] concedere debent [...] quod aliquid extra Deum esse verificativum divinae scientiae necessariae ».

³³ MARÍN, *Tractatus de scientia Dei*, p. 26 : « [...] Sicut prius est rem esse amabilem, quam amari, ita prius est rem cognoscibilem, quam cognosci. »

³⁴ L. TAPOLCSANI, *Theses theologicae de peccatis, gratia et merito*, Tyrnau [auj. Trnava, Slovaquie] 1727, p. 24 : « [...] cum verificabilitatis praesupponatur semper ante actualem verificationem. »

en 1984 le terme de *truth-maker* (devenu entretemps « vérifacteur » en français)³⁵, avec précisément la même vertu instrumentale : il s'agissait de regrouper, sous une dénomination commune et « neutre », différentes entités admises par des philosophes du renouveau réaliste autrichien à titre de correspondant de tout jugement vrai, qu'il s'agisse des « faits », des « états de chose » (*Sachverhalte*) ou encore des « propositions en soi » (*Sätze an sich*). Au terme de cette enquête, on constatera qu'il ne s'agit pas d'une invention, mais d'un simple *revival* scolastique, comme en témoigne l'immense littérature née depuis sur le concept : on y trouve exactement les mêmes oppositions qu'aux belles heures de la scolastique jésuite, et des champs d'application similaires, comme la sémantique des mondes possibles. C'est peut-être là que Ruedi Imbach pourrait se mettre à sourire, lui qui nous a toujours enseigné avec passion à respecter l'histoire de la philosophie. Dans une très belle page de son œuvre américaine, Etienne Gilson avait écrit : « Imaginons qu'un homme adopte une certaine position philosophique, qu'il cherche à la suivre de façon consistante, avant de se trouver finalement confronté à des conséquences non souhaitées. Mais ses propres disciples, qui commencent exactement là où leur maître s'était arrêté, ont moins de scrupules à laisser ces principes manifester publiquement leurs conséquences nécessaires. On se rend alors compte que le seul moyen de se débarrasser de ces conséquences est de se débarrasser de (*to shift*) la position philosophique dont elles étaient issues. C'est ainsi qu'une école meurt : mais il n'est pas improbable qu'un ou deux siècles plus tard, dans quelque université qui aura banni l'histoire de la philosophie sous prétexte qu'elle représenterait un danger pour l'originalité philosophique, un autre jeune homme, encore béni par son ignorance innée, redécouvrira tout à coup une position similaire. Et comme il vivra et écrira dans une autre époque, il dira des choses très vieilles d'une nouvelle manière. Mais ces choses restent vieilles ; sa philosophie sera mort-née, et ni lui ni ses disciples ne parviendront à la réanimer »³⁶. Pour ne pas se retrouver dans cette situation dramatique, l'histoire critique des mots et des doctrines reste alors le meilleur remède.

³⁵ Cf. K. MULLIGAN, P. SIMONS, B. SMITH, « Truthmakers », *Philosophy and Phenomenological Research* 44 (1984), p. 287-321. L'association entre *making* et *true* était courante dans le discours philosophique antérieur : E. ANSCOMBE, « Making true » (1982) (**1982 publié dans un recueil en 2000 ?**), in R. TEICHMANN (ed.), *Logic, Cause and Action. Essays in Honour of Elizabeth Anscombe*, Cambridge University Press, Cambridge 2000, p. 1-8.

³⁶ E. GILSON, *The Unity of Philosophical Experience*, Charles Scribner's Sons, New York 1937, p. 59.